

Un bijou indiscret

Belinda Cannone cisèle une vengeance méthodique et sensuelle très XVIII^e siècle.

PAR CLAUDE ARNAUD

Un homme exulte. La cavalière de tango dont il a fait en virevoltant sa maîtresse a tout pour elle, curiosité livresque et ferveur érotique. Tout, hors cette intelligence innée qui fait de sa compagne, après dix ans de vie commune, sa complice irremplaçable. Il ne juge pourtant pas utile de l'avertir de cette passion, qu'il croit juste épidermique. Il ne lui ment pas pour autant, il s'abstient de lui dire la vérité, repousse toujours l'instant de l'affronter. Son déni protégeant sa bonne conscience, il croit gagner sur tous les tableaux. Il n' imagine pas même, en voyant sa maîtresse se changer avec grâce en geisha pour leurs 5 à 7, ce que cette réduction *ad corporem* a d'humiliant. Comment le pourrait-il ? Ellénore semble n'avoir d'autre ambition que de le souler régulièrement de plaisir. Il se réveille en la voyant se refroidir, perd pied en découvrant qu'elle pourrait avoir d'autres amants,

se laisse reprendre avant de plonger dans la dépendance la plus noire, s'inflige mille morts en cherchant à la regagner, s'avoue enfin passionné quand il a perdu toute chance d'être aimé...

On pense à ces vengeances méthodiques qui balisent le roman du XVIII^e siècle. Au récit de Madame de La Pommeraye dans « Jacques le fataliste », qui inspira « Les dames du bois de Boulogne », comme aux intrigues de la Merteuil utilisant une péronnelle pour perdre Valmont. La singularité de ce récit bref et tendu, c'est qu'ici la maîtresse, en détruisant le mari, venge indirectement la compagne, qui se contente de s'éloigner, noble et stoïque, après avoir pris un amant. Cette dernière s'offre même le luxe de faire mine de pardonner à son compagnon, comme si elle sentait qu'il était le plus à plaindre des trois.

Beau et brûlant. A cette vendetta froide orchestrée par une maîtresse sous-traitée Belinda Cannone insuffle une vraie chaleur littéraire. La passion érotique des amants est rendue avec une allégresse digne des meilleurs stylistes des Lumières, Ellénore devant à l'évidence son prénom à l'« Adolphe » de Benjamin Constant. Un énième adultère littéraire au temps de l'amour libre ? Un vrai bijou indiscret, plutôt. Beau et brûlant comme un rubis mêlant le rouge des désirs neufs au sang des blessures inguérissables ■

« Nu intérieur », de Belinda Cannone
(Éditions de l'Olivier, 138 p, 15 €).



Allégre. Avec Belinda Cannone, les femmes mènent le bal des amours.